

Quand le camion s'arrête enfin je descends de la cabine. C'est en posant pied à terre que je prends conscience de marcher sur le Toit du Monde. Les signes de la très haute altitude imposent une impression d'irréalité physique. Le lieu rêvé passe étrangement dans le corps au moment exact du contact avec le sol, puis quand j'entends le vent courir les alpages et l'eau ruisseler sur l'herbe rase. En cette immensité nous restons à découvert, miroirs d'un grand ciel vide, silhouettes infimes rappelées à l'état de poussière de l'univers.

Quelques jours de pluie avaient suffi à couvrir les montagnes d'asters, de violettes, et les nuages pourpres qui roulaient à l'horizon découvraient parfois les neiges éternelles. Ailleurs, le jaune des immortelles éclairait de gigantesques dunes de sable, restes d'une mer échouée là à l'aube des temps, dont la seule présence mouvante tuait encore quelques illusions. Partout, des nomades avaient planté leurs tentes noires, sortes d'araignées de toile et de corde qu'on distin-

Dans les pas de Milarépa

guait à peine tant l'espace engloutissait les formes dans ses jeux d'ombres. Les hommes à la peau brûlée de trop de lumière gardaient des troupeaux de milliers de bêtes, accumulant en cette saison le yaourt et le fromage frais.

A quatre mille huit cents mètres, un peu plus haut, un peu plus bas, nous allons entre la chaîne de l'Himalaya et celle du Transhimalaya, respirant la pureté même, livrés à l'ivresse des hauteurs bleutées. Au ciel, plane l'aigle à tête blanche. Avec André nous avons beaucoup marché ensemble, dans toute la Haute-Asie, mais cette fois nous nous dirigeons vers le centre du monde, vers le fabuleux Mont Kailash à l'éclat de malachite.

C'est la montagne conquise au bouddhisme par Milarépa, le poète tibétain, c'est le trône de Shiva, le seigneur du yoga, c'est le corps de Demchog. Dité tutélaire des successeurs spirituels de Milarépa, depuis le XII^e siècle, Demchog symbolise l'extase de qui regarde sans peur le visage de la vérité. Il manifeste la vérité ultime, la suprême béatitude de qui ne se préoccupe pas de sa propre vie. On le représente avec quatre faces et douze bras, ainsi s'attaque-t-il à l'ignorance crasse dans son épaisseur même. Il porte encore une armure, un collier de crânes humains et piétine les membres de ses ennemis écrasés. Pour celui qui veut pénétrer les enseignements du bouddhisme tantrique, la montagne sacrée reflète le corps de Milarépa, lui-même reflet de Demchog, elle garde le signe des

Dans les pas de Milarépa

luttés du poète errant, de ses conquêtes spirituelles, de sa gloire. Sa seule contemplation est action.

A la recherche de quelle vérité marche-t-on pendant quinze ans sur les hautes terres ? Aujourd'hui que j'approche de l'axe du monde, j'éprouve un fort sentiment d'unité et m'abandonne à la puissance du symbole. Tous les départs, les haltes, les retours, les parcours reviennent en mémoire pour composer l'hymne d'un seul voyage. Le temps s'efface. Les années que j'ai passées à traduire en français l'œuvre poétique de Milarépa, puis l'histoire de sa vie, toutes les tentatives pour donner à l'ermite une présence de chair et d'os, les expériences vécues au Tibet et dans l'Himalaya, se fondent aujourd'hui pour moi en une seule équipée sur ce chemin-là.

D'ouest en est, de Nyalam à Purang, du massif de l'Everest au Mont Kailash, je suis exactement les pas de Milarépa, la trace de ses errances d'ermite en ermitage. Les chants, les mots du poète restent bien vivants car le paysage, les hommes, les bêtes et les plantes semblent ne pas avoir été soumis à la loi de l'éphémère. La sinistre tyrannie d'une armée d'envahisseurs n'a déplacé ni les montagnes, ni les lacs, ni les fleuves. La loi de l'occupant peut bien brimer et interdire, les nomades restent attachés à la vie d'altitude et continuent de vénérer les poètes, les sans-pouvoir, les fols en dieu.